

that the bilingual schools controversy was primarily an internal Catholic conflict is not substantiated in the book and it is difficult to see how it could be substantiated without close examination of the role of the non-Catholics in the province.

Marilyn BARBER,  
Carleton University.

\* \* \*

RICHARD JONES. — *L'idéologie de l'Action catholique (1917-1939)*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974.

L'ouvrage de Richard Jones débute sur une phrase qui me laisse songeur. « Si, pour comprendre le comportement des gens, l'interprétation que ceux-ci se font de la réalité est plus significative que ne l'est la réalité elle-même, des études de journaux se révèlent fort utiles. » L'ambiguïté de l'énoncé tient au fait qu'entre les comportements et les opinions, il y a parfois une distance que l'historien doit repérer. L'étude de l'opinion ne permet pas de comprendre les comportements, ou si peu. L'antithèse entre les deux pourrait s'exprimer ainsi: d'un côté, légitimation, justification, de l'autre, le vécu, le réel que simplifie, déforme, modifie le discours idéologique.

Une histoire sociale des idées qui se chargerait d'expliquer l'orientation de celles-ci en fonction des situations des groupes qui les formulent me satisferait davantage. Réduire l'histoire des idéologies à la décomposition de l'argumentation me paraît relever d'une approche idéaliste qui laisse l'intelligence en appétit. Après tout, il n'est pas absolument vrai et probablement faux de dire que les idées mènent le monde. Ce qui veut dire que contrairement à ce qu'écrit Jones, il ne faut pas imputer aux rédacteurs de *L'Action catholique* la responsabilité du soi-disant « retard » du Québec (p. 312), mais bien plutôt considérer l'hypothèse qu'il formule au dernier paragraphe de son livre: « Certains pourraient même conclure que les rédacteurs, en explicitant une idéologie, n'ont fait que répondre à la réalité de la société close qui les entourait » (p. 314). L'auteur dit ne pas exclure cette explication, mais tout son livre est là pour soutenir le contraire.

Pour lire l'ouvrage boussole en main, il faut avoir à l'esprit qu'il appartient au courant « rattrappiste » d'inspiration libérale qui vit le jour au cours des décennies 1950-1960. Car Jones ne s'embarrasse pas de découvrir l'articulation des idées aux arrières-plans structuraux et conjoncturels qui pourraient en expliquer la genèse, pas plus qu'il ne se contente d'en résumer le contenu à la manière des positivistes. Il s'aventure, à ses risques et périls, à juger les rédacteurs de *L'Action* suivant ses propres absolus idéologiques. Or l'histoire des idées n'est pas exempte que je sache des exigences de l'explication scientifique. Quand un groupe social exprime une opinion, il faut savoir pourquoi celle-ci est orientée dans telle ou telle direction, ce qui nous ramène aux structures économiques et sociales.

En dépit d'une phrase malheureuse au lever du rideau, Jones a fait une belle tentative en vue de dégager les fondements de l'idéologie cléricalo-conservatrice de ses journalistes. La définition de l'idéologie proposée par l'auteur s'inspire de la théorie dumontienne. Certains aspects de la traduction libre de l'historien me paraissent néanmoins discutables. Dire que « l'adepte d'une idéologie, quelle qu'elle soit, demeure un être foncièrement mécontent » (p. I) me semble un peu absolu. Il en est de même de cette autre affirmation: « ne pourrait-on pas qualifier les partisans de toute idéologie, quelle qu'elle soit, de « révolutionnaire », du moins

en ce sens qu'il souhaite une évolution [...] vers un état de choses plus parfait» (p. 2)? Il y a, si je ne m'abuse, les idéologies du *statu quo*, de la régression, celle des groupes dominants, pour qui la satisfaction de la société présente ou passée constitue le critère d'évaluation du déroulement historique.

Pour certains aspects spécifiques de la source analysée, Jones a pratiqué l'analyse de contenu quantitative. Il a ainsi calculé l'importance relative des causes présumées de la révolution soviétique selon *L'Action* (p. 15). Il en conclut avec raison que le journal préfère l'interprétation éthico-religieuse à la mise en évidence des déséquilibres économiques et sociaux à l'origine de la révolution.

Après avoir exposé l'approche de Jacques Kayser (*Le quotidien français*, Paris, Colin, 1963) dont il s'inspire généreusement (pp. 16-19), l'auteur termine son introduction par une énumération des «facteurs susceptibles d'influencer ou d'expliquer» l'orientation du journal: l'aide financière de l'Archevêché de Québec, la personnalité des rédacteurs, leur appartenance commune à la religion catholique, à la minorité canadienne-française, à la classe petite bourgeoise. Il me plaît que l'on signale dans ce livre l'appartenance de «classe» (le terme étant entendu au sens large) des journalistes, qui est une variable tout aussi déterminante que l'ethnicité ou la religion dans la genèse de leur idéologie. Il faudrait même se demander dans quelle mesure le catholicisme des classes moyennes du Canada français traditionnel n'a pas exercé une fonction que lui a attribuée la tradition marxiste. A la *Semaine sociale* de 1929, le juge C.-E. Dorion n'écrivait-il pas que les ordres religieux québécois avaient épargné des sommes considérables aux contribuables. «Quant aux ordres mendiants, poursuivait-il du même souffle, leur utilité n'est pas moindre, au contraire; mais elle n'est pas évidemment d'ordre matériel ou économique. Cependant, s'ils ne rapportent pas d'argent, on peut dire qu'ils en assurent la jouissance à ceux qui le possèdent. Ils restent en contact avec les pauvres et la sympathie qui s'établit entre eux ne peut que contribuer à la paix sociale» (*Semaine sociale*, année 1929, p. 167).

La première partie du livre, «L'action catholique et le monde», inventorie les prises de position du journal face aux événements internationaux. J'avoue que le caractère éminemment encyclopédique de ce genre d'étude commence à me lasser. Mais Jones montre qu'il connaît et comprend bien la chronique politique mondiale de l'entre-deux-guerres. Ce qu'il connaît moins bien, ce sont les journalistes de *L'Action*. Pourquoi les juger, pourquoi ne pas tenter de les comprendre? Faut-il qu'une œuvre historique glisse à ce point vers le pamphlet politique? Les rédacteurs du journal étaient conservateurs, bon. Mais il est superflu de savoir que Jones ne partage pas leurs convictions. Ce que l'auteur devait faire, c'était d'expliquer l'orientation du journal, soit par le recours à la situation nationale et à celle des classes moyennes dans l'échiquier social. Il eût fallu, en somme, qu'il s'inspirât des belles idées de l'introduction. Qualifier les journalistes de naïfs ne va pas très loin. Se scandaliser de leur «étroitesse» ou de leur «faiblesse d'esprit», de leur «paresse intellectuelle» n'est pas non plus très malin (cf. pp. 67, 68, 74, 91, 148, 305). Il fallait expliquer pourquoi les journalistes se sont avérés «incapables, faute d'informations (ce dont je doute, puisque le journal était abonné aux agences de presse internationale) ou de formation, de comprendre le monde autour d'eux» (p. 58). Au demeurant, la formation des journalistes était-elle à ce point divorcée de la société globale? Condamner relève du discours idéologique, non du discours scientifique. Et que vient faire ici et là le reproche de manque d'objectivité (pp. 68, 102, 131)? Jones n'a-t-il pas écrit dans l'introduction que «tous les journalistes se trouvent inéluctablement influencés par leur milieu, leur formation» et d'autres variables (p. 21)? Ce n'est pas malheureux pour la cause de l'objectivité comme le croit l'auteur (n. 42, p. 21). C'est le propre de

l'idéologie de simplifier la réalité. C'est pourquoi je m'étonne que Jones qualifie de « simplistes » les jugements de valeurs de ses rédacteurs. Dans l'ensemble, il y a trop de *wishfulthinking* dans cet ouvrage. En voici un dernier exemple, typique de l'historiographie *rattrapiste*: « Plutôt que d'accepter de rencontrer le monde moderne sur un terrain nouveau, d'avouer qu'une accommodation avec une société en voie de changement s'imposait [...] ils [les rédacteurs] se réfugiaient dans une interprétation plus commode » (p. 52).

Ce que l'auteur devait tenter d'expliquer, ce me semble, c'était justement ce recours aux valeurs refuges des journalistes. S'il avait consulté certains spécialistes du nationalisme en situation coloniale (il y en a d'aussi respectables que Jean-Paul Sartre, cf. p. 90, et Pierre-Elliot Trudeau, cf. p. 312), il aurait peut-être compris que les peuples minoritaires et dominés dont l'existence est précaire ont tendance à se replier sur certaines certitudes abstraites, comme la religion, la famille, le droit ancien qui sont perçues comme autant de bouées de sauvetage. Persécutés dans leur propre pays, c'est l'auteur lui-même qui le rappelle à plusieurs reprises (cf. pp. 25, 239, 281), ils développent un complexe de persécution propice aux envolées doctrinaires, compensé par un complexe de supériorité intellectuelle si caractéristique du Canada français traditionnel (nous reprenons encore ici l'interprétation de l'auteur). En somme l'idéologie nationaliste est le reflet d'une marginalisation forcée par rapport au développement du territoire national. La mentalité d'assiégés, la facilité à voir des complots là où il n'y en a pas, éléments essentiels et fort valables de la thèse de Jones, trouvent leur origine dans l'insécurité du groupe. Et point là de scandale! Il arrive d'ailleurs à Jones de balbutier ce genre d'explication (cf. p. 140s). Mais l'indignation fait trop souvent place à la sympathie, à la compréhension, dans ce livre. L'auteur, et ce n'est là qu'un exemple, se scandalise trop facilement de l'antisémitisme violent des Canadiens français. Les peuples minoritaires sont portés à la xénophobie, au type de racisme particulier aux groupes dominés, surtout si leur espoir de survie s'avère mince. D'autre part, comme la religion constitue une valeur refuge fondamentale, les Québécois ont naturellement trouvé dans le récit biblique une justification à leur antisémitisme. Jones a écrit de belles pages sur la théologie de l'histoire des journalistes de *L'Action*. Il a su mettre en lumière cette lutte imaginée entre le Bien et le Mal, entre Dieu et Satan. Pourquoi condamner cette vision du monde? La maîtrise de soi, la sérénité ne sont-elles plus des vertus de l'historien? Pourquoi qualifier de « pernicieuse » (p. 92) l'approbation de l'antisémitisme nazi? Aux yeux d'une fraction dominante de l'intelligentsia catholique, les juifs n'étaient-ils pas un peuple déicide, un instrument privilégié de Satan? Ce n'est pas être antisémite que d'expliquer ainsi l'antisémitisme. Substituer sa propre subjectivité à la subjectivité de l'époque étudiée, c'est se condamner à la polémique. Prendre en grippe le providentialisme des journalistes de *L'Action* ne nous avance guère non plus. « Que la Providence agisse dans l'histoire, écrit Jones, c'est une chose. Qu'on sache interpréter ses interventions correctement, c'est une toute autre chose! » (p. 55). Primo, l'auteur n'avait pas à nous dire qu'il croyait à la Providence. La science est méthodologiquement athée, a écrit quelque part le théologien Congar. Secundo, Jones aurait mieux fait de nous expliquer pourquoi les gens de *L'Action* se sont souvent réfugiés dans l'explication providentielle.

Qu'il me soit permis d'ajouter certaines remarques sur l'écriture de l'ouvrage. Écrire l'histoire en recourant à des épithètes nombreuses me semble une manière bien caduque de présenter un sujet. Pourquoi parler des « horreurs indescriptibles » de la guerre (p. 37). La preuve qu'elles ne sont pas indescriptibles, c'est qu'une abondante littérature en a rendu compte. Et que viennent faire en histoire ces « déficiences lamentables » du régime capitaliste (p. 46)?

La dernière partie de l'ouvrage est intitulée «L'action catholique et le Québec». Elle m'apparaît nettement supérieure à la première. Il y a encore, certes, certains jugements de valeurs, certains rapprochements d'un goût douteux, d'un anachronisme certain avec le présent (v.g. pp. 219-21; 227; 246). Mais dans l'ensemble, l'étude sectorielle de l'idéologie conservatrice est plus sereine. Cette fois Jones réussit à saisir l'articulation des idées aux arrière-plans structuraux et conjoncturels. C'est ainsi qu'avant de faire état du refus de la société industrielle, il rappelle les étapes et les caractéristiques de l'industrialisation. Certains dossiers sont mieux étoffés que d'autres. Celui du communisme en est un. D'autres sont plus succincts. Ainsi, j'aurais aimé qu'au paragraphe intitulé «L'Église, l'État et les impôts» (pp. 297-99), il fasse mention de la genèse de certains projets de loi visant à taxer les communautés religieuses. «La question de l'assistance publique» (pp. 299s.) aurait pu être précédée d'un bref historique de l'implantation du *Welfare State* ou plutôt de la *Welfare Church* au Québec.

À tout prendre, le livre de Jones est stimulant. Je le préfère aux résumés de lecture purs et simples auxquels ont trop souvent donné lieu les analyses de contenu des idéologies. En introduction et sporadiquement dans la thèse, un effort de renouvellement méthodologique fait surface. Je signale à titre d'exemple le souci d'interpréter les silences (v.g. pp. 122, no. 14). Il y a aussi cette tentative de définition psycho-sociale du conservatisme des «élites» traditionnelles québécoises: propension à imaginer des complots, mentalité d'assiégés, attitude de frustration, peur de changement, vision pessimiste du temps historique, etc. D'un autre côté, Jones m'a convaincu que le progrès de la connaissance exige désormais des historiens des idées une meilleure approximation des situations concrètes d'existence des idéologues et du milieu dans lequel ils évoluent. Avant qu'une nième thèse vienne me répéter que les Canadiens français détestaient les Juifs, il faudra qu'on écrive l'histoire de ce groupe au Québec, attentif à son insertion dans la société globale. Car il est toujours dangereux, je me répète, d'étudier les idées hors contexte. Les historiens se doivent de mettre en évidence les rapports d'influence existant entre la réalité et le monde des représentations mentales qu'elle suscite. C'est dans l'étude de ces rapports que l'historien peut évaluer les dimensions génétique et fonctionnelle des idéologies. Qu'on me permette un exemple: *L'Action catholique* jugeait que l'urbanisation mettait en danger la survie nationale. Jones estime un peu rapidement qu'il s'agissait d'un prétendu péril (p. 270). On commence à comprendre un peu mieux aujourd'hui qu'après tout, les nationalistes d'hier n'étaient peut-être pas de parfaits inconscients à ce chapitre. Des analyses statistiques commencent à révéler qu'il y a une relation directe entre le processus d'urbanisation et la croissance des taux d'assimilation.

Au cours des dernières décennies, les historiens québécois ont écrit l'histoire un peu comme s'ils procédaient à un exercice de défoulement. Les néo-nationalistes et les libéraux du style rattrappiste auxquels Jones appartient sans l'ombre d'un doute à lire sa conclusion, ont excellé, chacun à leur manière, dans cet exorcisme d'un passé où les morts se voyaient porteurs de tous les maux de notre temps. Le moment est peut-être venu d'envisager un nouveau dialogue avec les Anciens. Il n'est pas bon que la génération des vivants impute sans cesse aux prédécesseurs la responsabilité de ses incertitudes. Il y a là un aveu d'impuissance qui ne fait pas honneur aux contemporains. Cette écriture hargneuse au demeurant risque de ravalier Clio au rang des experts de la prédication et de la propagande.

Cela dit, Jones a écrit un bon livre. Il aurait pu en écrire un meilleur.

Serge GAGNON,  
*Université du Québec à Trois-Rivières.*